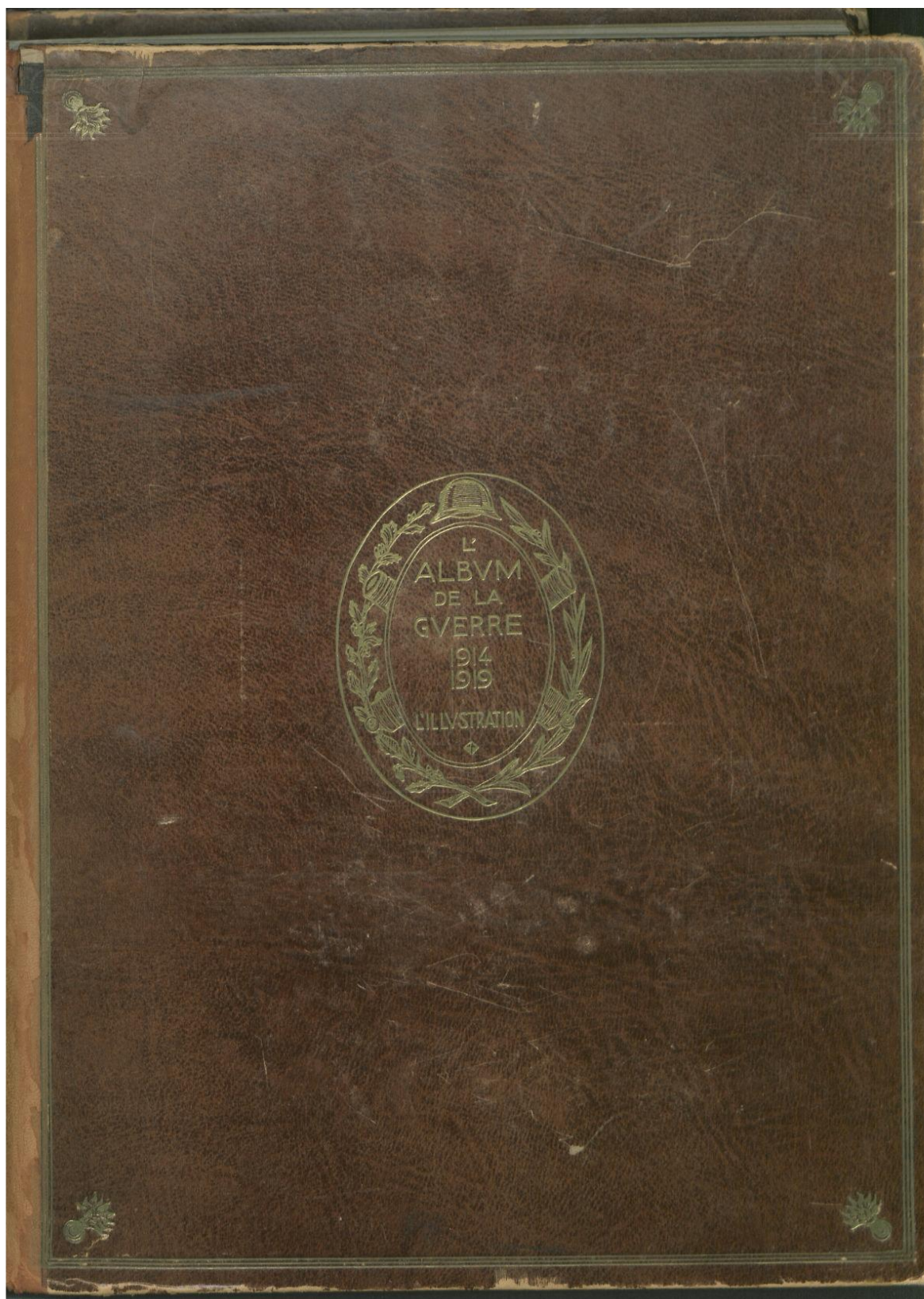
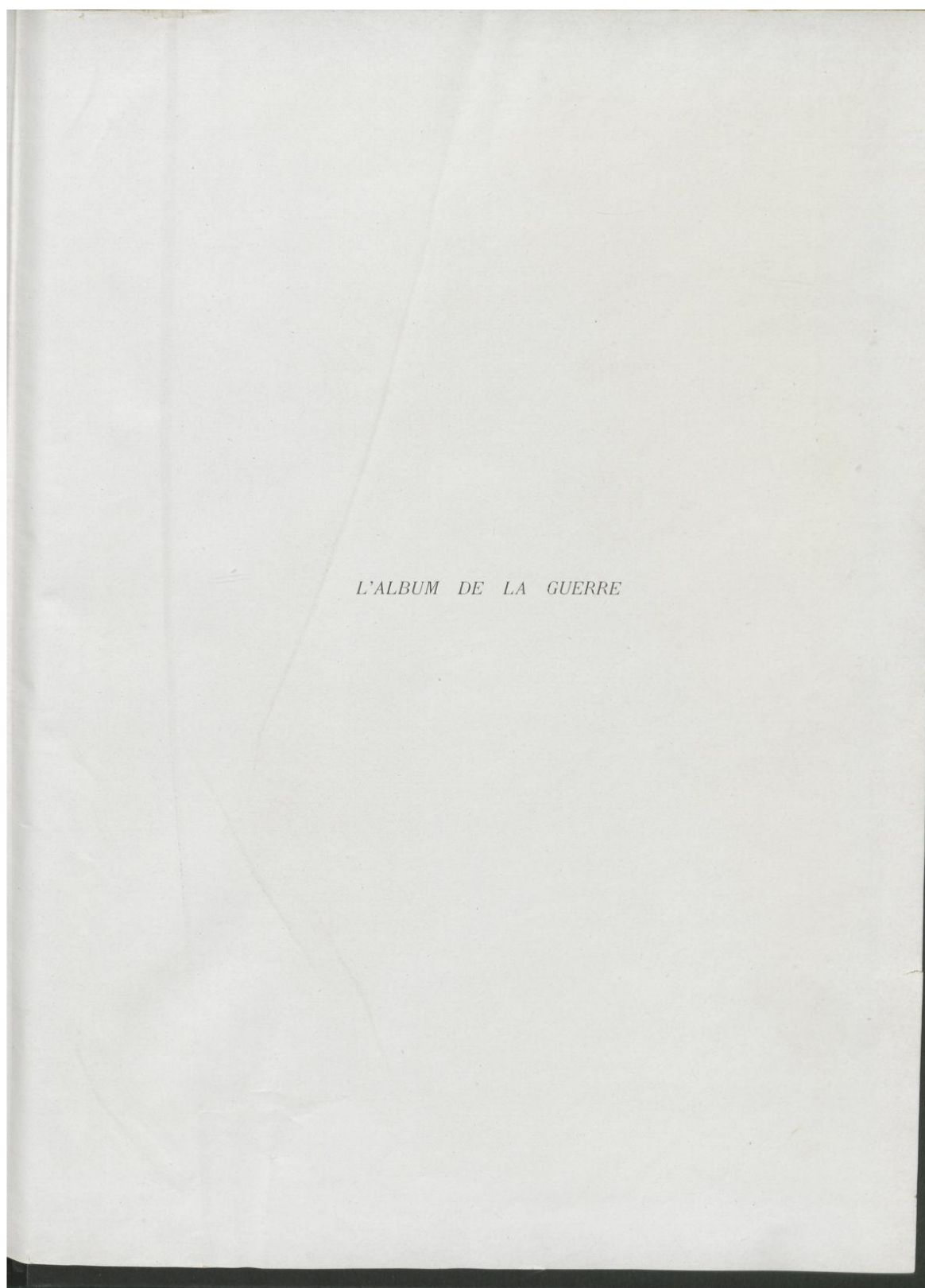








L'ALBUM DE LA GUERRE

*HISTOIRE PHOTOGRAPHIQUE ET DOCUMENTAIRE
RECONSTITUÉE CHRONOLOGIQUEMENT A L'AIDE
DE CLICHÉS ET DE DESSINS PUBLIÉS PAR
« L'ILLUSTRATION » DE 1914 A 1921.*

Édition augmentée de Documents Inédits et comprenant de Nombreuses Reproductions en Couleurs, ainsi qu'un Texte Sommaire constituant un véritable « Précis d'Histoire ».

TOME PREMIER



PARIS
L'ILLUSTRATION

13, rue Saint-Georges

1926



*Voilà par excellence le livre de la jeunesse; elle y verra
ce que ses aînés, jour après jour, ont dû combattre pour la liberté du
monde*

J. Joffe

6 novembre 1921

Phot. Melcy.

L'ALBUM DE LA GUERRE. — I.



Aucun ouvrage ne pourra mieux que cet
"Album", apprendre et faire comprendre la
Grande Guerre à nos enfants.

L. Joch

24.1.22.

Phot. Melcy.

L'ALBUM DE LA GUERRE. — III.



*Cet "album" est un admirable
monument du souvenir.*

*Pour l'avoir édifié avec tout
de sens historique et de goût artistique
à la gloire de notre vaillante Armée,
l'Illustration a bien mérité du
Pays*

J. H. Pétain

18-2-22

Service photographique de l'Armée.

L'ALBUM DE LA GUERRE. — III.



*Lire bien précieuse que celui qui est à la fois un hommage aux soldats
de la grande guerre, une mine de documents exacts, parce qu'ils s'écrit,
une histoire pour tous et un enseignement pour l'avenir.*

10 février 1922

J. Fayolle

Phot. Sartony.

L'ALBUM DE LA GUERRE. — II.



*Hommage à ceux qui sont tombés,
témoignage à ceux qui ont combattu,
exemple à ceux qui vivent, votre
belle œuvre appartient à tous les Français.*

F. Foch

- 20.2.22 -

Phot. Sartony.

L'ALBUM DE LA GUERRE. - V.



L'homme et toujours l'enfant qui préfère son "livre
d'images" à toute ligne de lecture - Et il a bien raison - L'Image
c'est la vie - et c'est ici qu'on retrouvera "la guerre" et ses
enseignements mieux que dans toute les illuminations linéaires
des Stratèges

Lyant

15 février 1922

Phot. Meley.

L'ALBUM DE LA GUERRE. - VI.

L'ALBUM DE LA GUERRE

AVANT-PROPOS

EN des phrases superbes d'expressive sobriété et de plénitude, auxquelles le prestige des services rendus par leurs illustres auteurs donne une incomparable autorité, nos six maréchaux de France ont dit l'intérêt, les mérites et la leçon de cet *Album de la Guerre*.

Ce sont eux qui, à la tête d'une magnifique cohorte de généraux glorieux, ont conduit, à travers maintes péripéties angoissantes, nos valeureux soldats à la victoire. Ils connaissent heure par heure ce passé dont, en des rôles divers, ils furent les artisans. Organiseurs de nos sécurités présentes, ils sont qualifiés pour parler au nom de l'avenir, que leur sang-froid lucide, leur génie, leur fermeté calme, leur audace bien inspirée et leur science militaire ont réussi à sauvegarder.

Ecoutons ces grandes voix. Dans cette succession si vivante d'images est toute une histoire, glorieusement et cruellement pathétique, que nous avons vécu, les nerfs crispés, le cœur battant, le souffle à certaines minutes suspendu.

Quatre années et demie, nous nous sommes tenus penchés sur les cartes et les communiqués, notre imagination inquiète a rêvé devant les méandres bleus des rivières, les hachures sombres de certaines forêts. Et tous ces noms de villages, de hameaux, de fermes, de collines, de ravins que, pendant des semaines et des mois, nous avons redits avec pitié et avec ferveur, avec crainte ou avec admiration ! Ils hantaient nos nuits comme nos jours. Ils vivaient, avec quelle intensité ! dans nos esprits. Ils étaient comme incorporés à notre substance.

Et voilà que, en si peu de temps, pour nous, les contemporains de cet enfer, beaucoup de ces événements s'effacent ou se confondent. De même que les tranchées, les vastes entonnoirs et les trous d'obus se comblent peu à peu et que, transformés par la lente résurrection de la vie, les champs de bataille perdent insensiblement leur aspect de cataclysme, le relief tragique de nos souvenirs tend chaque jour à s'effriter et à disparaître sous la végétation sans cesse renouvelée de l'aventure quotidienne, des tracas, des exigences et des ruses de la vie.

S'il en est ainsi déjà, que sera-ce dans dix, vingt ou trente ans ? S'il en est ainsi pour nous, les témoins du fléau, que sera-ce pour la jeunesse qui, ne pouvant comprendre, au moment où il nous bouleversa, la grandeur et les risques de cette horrible secousse, n'en a reçu le contre-coup qu'à peu près inconsciemment ? Que sera-ce pour les générations à venir qui ne connaîtront le péril mortel, le long martyre et le long héroïsme de la France que dans les rapides et secs manuels d'histoire ?

Par la publication si opportune de cet *Album de la Guerre* à la fois complet et succinct, *L'Illustration* — qui, durant la tempête, a tant fait pour bien renseigner ses lecteurs et pour maintenir le bon état moral de la nation par des informations honnêtes données avec une inaltérable confiance en la victoire — remédie aux défaillances progressives de notre mémoire et offre à nos enfants un panorama singulièrement animé de l'effroyable et glorieux drame.

Cet Album met les choses et les gens à leur place. Il ne s'encombre pas de détails superflus. Établi longtemps après la

guerre, c'est-à-dire à une époque où l'on commence à bien apercevoir l'importance réelle de chaque événement, il les présente avec tact et justice, d'une façon proportionnée à l'éclat et aux conséquences de chacun d'eux, sans négliger toutefois l'intensité du frisson qu'ils déterminèrent en nous à l'heure où ils se produisirent.

L'Album de *L'Illustration*, grâce auquel je viens de retrouver pendant quarante-huit heures l'état d'esprit qui fut le nôtre tout au long de la tourmente, permet de revivre la guerre sans nous égarer dans les pittoresques broussailles, sans nous attarder à l'accessoire, sans perdre de vue l'ensemble et en gardant toujours le sentiment des proportions. C'est avec sécurité qu'on en tourne les pages, parce que, très vite, on s'est aperçu que la valeur des faits et le rôle des gens n'y subissent aucun déplacement injustifié.

Et quelle attachante succession de documents rares, de photographies faites en plein danger par les combattants, de portraits révélant à merveille le caractère et la pensée des grands chefs et des héros légendaires de cette époque, des ministres et diplomates fameux ! Quelles précieuses séries d'aquarelles sincères, de dessins originaux fidèlement reproduits, et avec le meilleur goût, par les maîtres du pinceau et du crayon dont *L'Illustration* s'était, pendant la guerre, assuré le concours !

Vivant avec les armées, ils purent voir, presque en même temps qu'elles, et parfois sous les obus, les mouvements de troupes, certains coins des champs de bataille, le tragique chaos des terrains bouleversés, des villes et des villages en ruines, le martyre des églises et des édifices glorieux, le sacage des beautés séculaires de notre pays, la dévastation de nos vergers et de nos usines. Incomparable collection d'œuvres saisissantes qui restent, en outre, comme autant de témoignages singulièrement accusateurs !

Fait avec un tel souci d'exactitude et avec des documents d'une valeur si expressive, cet Album ne se borne pas à nous rappeler d'une manière précise les faits et les figures qui caractérisent les diverses étapes de la guerre.

Il nous remémore l'état d'esprit et les sentiments dans lesquels, à leur date, nous les avons vécus.

Son intérêt moral est donc aussi vif que son intérêt documentaire.

C'est l'histoire de la guerre reconstituée à travers nos enthousiasmes anxieux, nos alarmes, nos deuils, nos douleurs, nos attentes stoïques, nos minutes, si chèrement payées, de soulagement, d'allégresse, de résurrection.

C'est l'histoire de tous les soubresauts, de toutes les exaltations, de toutes les défaillances de nos cœurs haletants et déchirés. C'est de notre propre vie bouleversée et fiévreuse que nous tournons les pages. Chacune d'elles représente un moment de notre calvaire.

Il n'est pas jusqu'aux différences dans la couleur et la coupe des uniformes, dans la silhouette, l'accoutrement et l'attitude de nos soldats aux diverses époques de la guerre, dans leur armement et l'outillage, qui ne fassent mieux apparaître la longue durée de la tragédie et ses périodes successives, si dissimilables les unes des autres.

Voici, aux premières heures de la mobilisation, les régi-

L'ALBUM DE LA GUERRE

ments en capote bleue, en képi et pantalon rouges, qui défilent vers les embarcadères parmi les vivats de la foule aux yeux mouillés, dont la voix grondante tremble d'émotion. Frémissante, le cœur lourd, elle s'entasse contre les grilles fermées des gares où, après la suprême étreinte et les dernières recommandations à la femme, à la vieille mère en larmes, aux enfants, seuls les mobilisés pénètrent. De quel air résolu, la musette en bandoulière et, aux bras, leurs deux jours de vivres, ils traversent l'espace vide pour gagner le long convoi qui les emportera vers la frontière ! Comme, tout de suite, dans le flamboiement de cet août splendide, Paris semble désert et silencieux avec ses magasins clos sous leur pavois de drapeaux tricolores ! Silence et morne splendeur au-dessus desquels les taubes viennent jeter leurs bombes, faire leurs premières ruines et leurs premières victimes innocentes.

Photographies bien émouvantes que celles nous représentant la Belgique héroïque et martyre, cabrée devant la violence, se soulevant d'indignation contre cette marée destructrice, nous donnant ainsi le temps de rassembler nos forces contre l'invasisseur.

Après la trop courte lueur d'espérance et d'allégresse que nous valurent le victorieux passage des cols vosgiens et la prise de Mulhouse, c'est le grand effort héroïque de Charleroi et de Morhange.

En Lorraine, avec quelle joie nos chasseurs à pied, nos alpins, les admirables jeunes hommes de nos troupes de couverture ont abattu entre l'Alsace, la Lorraine et nous les poteaux frontières !

A Charleroi, quel élan, quel enthousiasme confiance en l'énergie de la race, en l'irrésistible pouvoir de son courage ! Les casoars et les gants blancs de nos valeureux saint-cyriens sont le symbole d'un héroïsme téméraire. Cibles vivantes avec le rouge et le bleu de leur costume, presque sans mitrailleuses pour les soutenir, nos fantassins s'élançant à la baïonnette, quinze cents mètres parfois avant les lignes ennemies, sous les volutes noires des obus envoyés par une lointaine artillerie lourde que notre rapide et précis 75 ne peut atteindre.

La retraite ! Des villages qui flambent. Des maisons, des quartiers de ville que l'invasisseur incendie au passage. Des otages qu'on aligne contre un mur pour le massacre ou qu'on fusille, devant leurs parents en larmes, près de leur fosse creusée d'avance. Sur les routes encombrées de troupes et de convois, le lugubre exode des populations qui fuient la violence, la servitude, la mort.

Parmi les chefs qui, dans ce recul nécessaire, maintiennent l'ordre et la discipline pour un prochain redressement victorieux, on ne connaît que le généralissime Joffre, en la tranquille et ferme sagesse duquel l'armée et la nation ont confiance ; Castelnau, l'ordonnateur d'une mobilisation méthodique et ponctuellement réussie ; le général Pau et sa claire figure si française ; Gallieni, dont la clairvoyance énergique contribue à sauver Paris et la France. On regarde leur portrait avec l'espoir d'y découvrir leur forte et lucide pensée, leur âme de fier trempé.

Au Grand Couronné de Nancy, le flot allemand trouve une sanglante barrière. Sur la Marne, à l'inoubliable appel de Joffre, l'armée française suspend sa retraite, fait face à l'invasisseur, l'arrête, l'enfonce, le culbute, le poursuit. Des convois de prisonniers allemands passent à nos portes. Des drapeaux allemands captifs frissonnent dans le vent de la victoire. C'est le salut de la France assuré. On respire.

Des récompenses données à certains généraux nous révèlent le nom de quelques-uns des vainqueurs : Castelnau et Dubail, Foch, Maunoury, l'énergique manœuvrier de l'Ourcq, Sarraill, qui s'est cramponné à Verdun, Langle de Cary, Franchet d'Espèrey, Grossetti, Humbert, pour ne citer que ceux-là. Les blessés, hélas ! affluent dans les hôpitaux et, sous le drapeau tricolore qui les enveloppe, trop de cercueils en partent chaque jour pour conduire aux cimetières des héros inconnus.

Mais le manque de munitions arrête notre victoire. L'Allemand, déçu, s'accroche à nos collines, se fortifie dans les creutes de l'Aisne et sur les sommets des Vosges, se terre profondément dans le sol de France auquel, vaincu, il se cramponne.

Et voilà que chez nous s'improvise la rude guerre des tranchées à laquelle, dans leur méticuleuse prévoyance, nos ennemis s'étaient préparés. Alors commence l'âge du barbelé, des chevaux de frise, des périscopes, des caillebotis, des rondins et de la tôle ondulée. On creuse des mines, dont l'explosion sous les tranchées de l'adversaire détermine de vastes entonnoirs. Pour combattre les minenwerfer des barbares féroces et sans scrupules que désormais l'on appelle les Boches, nos bombardiers novices et mal équipés se servent d'antiques et menues bouches à feu depuis longtemps reléguées dans les musées d'artillerie. Les grenades rondes et à manche font leur apparition.

La guerre change de caractère. En même temps l'aspect de nos armées se modifie. Nos soldats cachent le rouge de leur képi sous des manchons bleus et celui de leur pantalon sous des « salopettes » de même couleur. Leur silhouette est alourdie par les gros chandails que la France entière leur tricote ainsi que des amas de chaussettes, de mouffes et de cache-nez. Emmittouffés dans leurs passe-montagne ou, s'ils sont dans les neiges d'Alsace, cuirassés de peaux de mouton, ils montent la garde aux créneaux, s'allongent sur les banquettes de tir, s'accroupissent aux postes d'écoute, s'entassent dans les abris.

Bien souvent aussi ils escaladent le parapet pour des reconnaissances, des coups de main, des attaques.

Après la prodigieuse manœuvre de débordement qui restera légendaire sous le nom de « Course à la mer », où les deux armées ennemies cherchent à se gagner de vitesse, après les semaines de terribles et sanglantes mêlées sur l'Yser, où, sous le commandement de Foch, nos fusiliers marins, nos zouaves, nos troupes du 20^e corps, conduites par le général Balfourier, et maints régiments d'autres régions dépassèrent en héroïsme et en gloire les prouesses de l'Épopée, il y eut — hélas ! avec une trop grande insuffisance de moyens matériels — d'infructueuses et méritoires tentatives de percée en Champagne, sur l'Aisne, en Lorraine. On cherche à se donner de l'air, à prendre des vues sur l'ennemi, à conquérir des points de départ pour des attaques futures.

Les Eparges, Vauquois, le Four-de-Paris, le bois de la Gurie, l'Hartmannswillerkopf, Perthes-les-Hurlus, Beauséjour, Mas-siges, Souain, Notre-Dame-de-Lorette, le Mont-Saint-Eloy, etc., sont des noms qui reviennent sans cesse. Nous les avons si souvent répétés dans l'angoisse ou l'espérance que nous éprouvons encore une émotion rien qu'à les prononcer ou à les écrire.

Dans les cantonnements derrière les lignes, c'est la rude et monotone existence des gourbis, des cagnas, des pailotes, où du moins l'on est à l'abri des fusées éclairantes, des obus, des balles. Plus tard, il n'en sera plus de même, lorsque les avions ennemis survoleront ces refuges et y feront pleuvoir des bombes.

Joffre, dont l'immense popularité n'a d'égale que son autorité, passe des revues, salue nos drapeaux déchirés et ternis, décore des officiers et des soldats glorieux, maintient au cœur de tous la foi stoïque, tandis qu'il prépare l'avenir, tandis que, sous son impulsion, sous celle du ministre d'alors, M. Millerand, et des commissions du Sénat et de la Chambre, la France s'arme pour les grands chocs de plus tard.

En quelques mois le soldat français est devenu « le Poilu ». Son aspect, sa physionomie, son allure ont changé. Peu à peu son uniforme se modifie. Le voici coiffé du petit képi bleu et affublé du pantalon de velours en attendant les capotes bleu horizon et le casque Adrian qui lui épargne les petites blessures à la tête et lui va si bien. Le « pinard » lui garde sa force et son enjouement stoïque dans la boue des tranchées. A la requête de Maurice Barrès, M. Millerand crée la Croix de guerre pour récompenser son héroïsme de toutes les heures.

Peu à peu on apprend à faire la guerre et l'on commence à s'armer fortement pour obtenir des résultats avec le minimum de sacrifices. Deux généraux, alors inconnus de la foule, qui pendant toute la guerre travailleront en parfait accord de doctrine et de vues, se rendent compte que, seule, une puissante concentration de feux, détruisant les obstacles, peut permettre l'assaut de l'infanterie. Chargés de réduire un dangereux sail-

AVANT-PROPOS

lant du front, le 9 mai 1915, — date glorieusement et douloureusement mémorable, — ils appliquent victorieusement leur méthode nouvelle à Cerny, à Ablain-Saint-Nazaire et dans les parages voisins. Depuis la Marne et l'Yser, c'est notre première grande victoire. On repousse l'ennemi. On s'empare des villages devenus des forteresses. On fait plusieurs milliers de prisonniers qui défilent devant les généraux vainqueurs dont, malgré une consigne un peu stricte de silence, on finit par savoir les noms : Pétain, Fayolle. C'est la première fois qu'on entend parler d'eux. Heureusement pour nous, ce ne fut pas la dernière.

Aussitôt après nous avoir montré les paysages, les péripiéties et les destructions de cette bataille, *L'Album de la Guerre* nous rappelle l'enthousiasme et l'effervescence de l'Italie impatiente de délivrer ses provinces captives, son entrée volontaire dans la fournaise et la joie pleine d'espoir que sa décision met dans l'âme de nos soldats. Voici, le 5 mai 1915, devant le monument des Mille, au Quarto, Gabriele d'Annunzio, prononçant son fameux discours : « Dehors les barbares ! », le spectacle de l'enthousiasme romain, la bonne humeur sarcastique de nos poilus, ravis de faire savoir au Boche, furieux, cette désagréable nouvelle.

* *

Nous avons la tristesse de voir s'écrouler sous les obus allemands le beffroi et la cathédrale d'Arras ; la destruction de Reims s'aggrave. Mais, tous les jours, nous avons le pressentiment que les audacieux crimes de la guerre sous-marine, faite sans vergogne même aux navires-hôpitaux et aux passagers inoffensifs, en particulier le torpillage du *Lusitania*, recevront leur juste châtiement. Déjà voici le *Blücher* qui, éventré, s'abîme dans les flots. A chaque tentative de sortie, la flotte allemande subira d'autres grands dommages et d'humiliants échecs.

Les premières attaques par les gaz — auxquels l'Allemagne n'a pas honte de recourir — métamorphosent encore l'aspect de nos soldats. Les voilà avec de grosses lunettes sur les yeux et, sur la bouche, des tampons d'ouate maintenus par des masques primitifs, en attendant que les engins perfectionnés et pratiques par lesquels, plus tard, on les préservera plus efficacement.

Nos fabrications de guerre s'étant accélérées, on croit avoir assez d'artillerie et de munitions pour appliquer sur un plus vaste front la méthode inaugurée autour du plateau de Lorette, de Neuville-Saint-Vaast, de Mont-Saint-Eloy, sur les pentes de Vimy. Le 25 septembre, commence la grande bataille de Champagne qui, au prix d'un héroïsme prodigieux, nous vaut un peu de terrain conquis et beaucoup de prisonniers, et l'on poursuit l'effort en Artois.

En feuilletant *L'Album de la Guerre*, nous nous rappelons l'agression de Ferdinand de Bulgarie contre la Serbie, son allié d'antan, le triste jeu de Constantin de Grèce au profit de l'Allemagne, et tous les événements d'Orient : les Dardanelles et Gallipoli, Gouraud succédant au général d'Amade, Sarrail à Salonique, l'héroïsme et la tragique retraite des Serbes, leur transport à Corfou, refuge où la France les met à l'abri, les soigne, les ravitaille, les équipe, les sauve ; la défense de l'Egypte, le nettoyage des colonies allemandes.

* *

1916. Importante et glorieuse année et, dans l'ensemble, malgré trop d'angoisses et surtout de cruels sacrifices, malgré certaines déceptions, favorable à la sainte cause de la liberté. Dès février, Verdun ! Sous la neige, la terrible mécanique prussienne se met en branle. D'abord, elle enfonce tout. Driant et ses chasseurs ne peuvent rien contre elle. Mais Castelnau arrive. Approuvé par Joffre, il donne l'ordre qu'on tienne coûte que coûte sur la rive droite de la Meuse. Nuit tragique. Il appelle Pétain dont la lucidité, le sang-froid, la prudence résolue font merveille. Déjà, à la tête de son 20^e corps, Balfourier a, par une action énergique, enrayé la progression.

Comme nous sommes émus en retrouvant, au bas de photographies saisissantes ou de dessins magistralement évocateurs, tous les noms fameux que, tantôt avec angoisse, tantôt avec espérance, toujours avec une pieuse fierté et avec douleur, nous avons si souvent répétés : le bois des Caures. Lou-

vemont, Douaumont, Hardaumont, la Caillette, le ruisseau de Forges, le Mort-Homme, le fort de Vaux, magnifiquement défendu par une poignée de héros dont une volonté d'airain, celle du commandant Raynal, anima la résistance, ceux de Souville et de Tavannes, Malancourt, Thiaumont, Fleury-devant-Douaumont, et la route de Bar à Verdun où, dès les premières heures du sauvetage, Pétain régla une circulation si intense et si bien ordonnée, et le trafic — trop souvent interrompu par les bombes — du petit chemin de fer meusien !

Sur ces collines et vallons sacrés, à jamais illustres dans l'histoire du monde, Nivelle et Mangin achèvent, par des actions admirablement préparées et conduites, l'œuvre préservatrice de Pétain. Pages de gloire sur lesquelles on s'attarde avec orgueil, mais le cœur lourd ! Devant les belles images rappelant ces hauts faits, nous ressentons à nouveau l'inquiétude et le soulagement que, en ces semaines tragiques, nous éprouvions tour à tour à la nouvelle de toutes ces positions perdues ou reprises.

C'est alors que, si touchant avec son légendaire « T'en fais pas ! » et son sublime « On les aura ! » prononcés, les dents serrées, comme un serment, le Poilu atteint le summum de la majesté pittoresque. Les permissions l'amènent, simple, goguenard, bon enfant et tranquille, au milieu de nous, dont l'admiration et la gratitude l'étonnent. Coiffé de sa bourguignotte qui semble faire corps avec lui, ses deux musettes et ses bidons en bandoulière, bien d'aplomb sur ses brodequins et les jambes bien serrées dans ses bandes molletières, la pipe au bec et le regard jovial, il s'appuie fièrement sur sa lourde canne sculptée dans du bois dur pendant les nuits de garde.

C'est sur la Somme que, clairvoyant et ferme comme d'habitude, Joffre sait qu'il dégagera définitivement Verdun. Pour garder les forces nécessaires à cette grande attaque combinée par lui depuis plusieurs mois, il résiste le plus possible aux pressants appels — parfois tragiques — qui lui arrivent de l'Est.

Et, le 1^{er} juillet, en liaison avec l'armée britannique qui commence à être nombreuse, solide, bien armée et à savoir faire la guerre, les Allemands sont pris à la gorge. C'est Fayolle, devenu chef d'une armée, qui, avec sa sérénité énergique et lucide, commande les troupes françaises. Le 20^e corps de Balfourier et les coloniaux sont là. De village en village, ils repoussent l'ennemi et se couvrent de gloire.

C'est Douglas Haig qui, ayant succédé au maréchal French, commande avec vigueur et victorieusement les Britanniques. On voit enfin sur notre front une plus nombreuse artillerie lourde, des amas de projectiles et les longues pièces sur voie ferrée. Le 15 septembre s'élancent, des rangs anglais, les premiers chars d'assaut, tout de suite célèbres sous le nom de « tanks » et que nous eussions préféré ne faire apparaître qu'en masse. Pourvus de mitrailleuses en quantité efficace, de fusils-mitrailleuses, de grenades, nos soldats cessent enfin de suppléer par leurs poitrines à l'insuffisance de l'armement.

Le même été, les Russes de Broussiloff bousculent les Autrichiens qui se replient en désordre et leur raflent des prisonniers par centaines de mille ; les Italiens font victorieusement, sur le Carso, une offensive de grand style ; la Roumanie entre avec courage dans la guerre ; le général Berthelot porte à ses valeureuses troupes les conseils de sa science et de son expérience. De Salonique, Sarrail s'avance jusqu'à Monastir dont il s'empare. Toutes les trahisons hypocrites du roi Constantin I^{er} amènent la constitution de la Ligue grecque de défense nationale, d'où, après le meurtrier guet-apens du 1^{er} décembre contre nos marins, naîtra le gouvernement pro-allié de M. Venizelos.

Malheureusement, malgré son enthousiasme patriotique et le courage de ses troupes, la Roumanie, mal soutenue par une Russie réticente, est, après quelques premiers succès brillants, refoulée par une formidable concentration de forces allemandes et autrichiennes. Les photographies de l'Album nous font ressentir à nouveau la tristesse et la déception que nous en éprouvâmes.

* *

En France, Lyautey — dont l'audacieuse énergie nous conserva le Maroc après nous l'avoir conquis — devient ministre de la Guerre après le général Roques qui avait succédé à Gal-

L'ALBUM DE LA GUERRE

lien. Joffre, nommé maréchal, passe le commandement au général Nivelle qui, à Verdun, vient de s'illustrer une fois de plus en des opérations victorieuses avec Mangin.

Des photographies d'arbres méthodiquement sciés, de vergers abattus, de troupes françaises pénétrant en des bourgs vides et dévastés nous remémorent la surprise que nous causa la retraite inopinée de l'armée allemande, au printemps de 1917, et notre colère de ses ravages systématiques. C'est ce reflux, cet abandon d'une partie de notre territoire qui nous révélèrent à quel point notre longue et victorieuse poussée sur la Somme ébranla notre ennemi. Il n'était plus en état de tenir contre notre nouvel assaut, qu'il devinait prochain. Et il en dérangeait le programme, il en compromettait la réussite en se repliant.

N'ayant pas été suffisamment adapté aux circonstances nouvelles, ce plan d'attaque n'obtint pas tous les résultats, peut-être un peu trop vastes, qu'on en avait espérés. Un malaise naquit de l'enthousiasme déçu. Mais, grand soldat connaissant à merveille le soldat et sachant lui parler, le général Pétain remit son moral d'aplomb et préserva, pour l'œuvre de délivrance, l'instrument de la Victoire. Jamais on ne lui en saura trop de gratitude. D'heureuses opérations de guerre, supérieurement conçues et exécutées, en particulier celle de Malmaison conduite par le général Degoutte, maintinrent l'espoir au cœur de la nation.

Cette angoissante année 1917 est attristée encore par les conséquences de la révolution russe, bientôt suivie de la révolution bolchevique qui met le désordre moral et matériel dans l'armée alliée, anéantit sa force guerrière. Après le règne du velléitaire Kerensky — que, d'après les photographies de *L'Album*, où l'on ne voit qu'hommes haranguant des foules avec véhémence, nous pourrions appeler « l'âge de la bouche ouverte » — la révolution bolchevique aboutit au désastreux traité de Brest-Litovsk, qui permet à un million d'Allemands de refleurir sur nous.

La promptitude avec laquelle — selon le plan merveilleusement précis de Foch et sous la conduite de Fayolle, nommé général en chef de l'armée d'Italie, après avoir commandé sur notre front le groupe des armées du Centre — par les chemins de fer et les routes nous courons à l'aide de l'Italie momentanément submergée à Caporetto, après tant de brillantes et méritoires actions de guerre, ne nous empêche pas de sentir vivement les déconvenues de cette année mauvaise.

Mais nos forces d'Orient s'accroissent pour la réalisation d'un plan établi par le général Guillaumat. Mais le Portugal participe à la lutte. Mais, après l'expulsion du roi Constantin, M. Venizelos organise son gouvernement national. Et surtout les Etats-Unis entrent avec toutes leurs forces dans la bataille. Après avoir, le 3 février, rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, ils lui déclarent la guerre. Et, dès juin, nous voyons arriver leurs premiers bataillons avec le général Pershing qui, au cimetière Picpus, en une inspiration magnifique, s'écrie : « La Fayette, nous voici ! »

Une superbe composition de Sabattier, « le Café de la Paix pendant la guerre », que nous offre *L'Album de la Guerre*, nous rappelle ce qu'était alors Paris avec ses uniformes, ses couleurs, ses visages de tous pays, et quelle belle tenue, quelle bonne humeur il garde sous les bombes d'avions et bientôt sous les lourds obus des canons monstrueux qui, à distance, y semèrent la mort, y éventrèrent des églises, des hôpitaux.

L'année 1918 est inoubliable. Ses émotions restent toujours vivantes en nos cœurs. Nos commentaires seraient superflus. Clemenceau est au pouvoir. Avec le président Poincaré qui, selon la parole même de son premier ministre, « n'a jamais flanché », il incarne l'âme de la nation, la volonté de vaincre.

Toutes les forces du pays sont tendues vers la Victoire. Nous avons enfin le formidable outillage qui peut nous la donner.

La trahison est jugulée d'une poigne solide. Nos armées sont commandées par de grands chefs qui ont conquis leur autorité dans la bataille. Après la terrible alerte en Picardie et sur les routes de l'Oise, le commandement unique a été confié à Foch, dont Weygand est le collaborateur intime. Pétain, secondé par Fayolle, Castelnau, Maistre, ses commandants de groupes d'armées, a sous ses ordres Gouraud, Degoutte, Deney, Humbert, Berthelot, Mangin, de Mitry et d'autres non moins clairvoyants et vigoureux. Franchet d'Espèrey prépare en Orient d'irrésistibles actions.

La surprise du Chemin des Dames, faiblement tenu par des troupes peu nombreuses et fatiguées, est la dernière bonne fortune des Allemands. En juin, au 14 juillet, ils reçoivent de Gouraud le coup d'arrêt définitif. Ensuite, grâce à une série de manœuvres magistralement réglées, conduites, exécutées, auxquelles participe glorieusement l'armée belge ayant à sa tête le ferme et chevaleresque roi Albert I^{er}, c'est, jusqu'au 11 novembre, le triomphe.

Foch, devenu dans le péril le chef suprême des armées alliées et nommé maréchal de France au lendemain des premiers succès de son énergique et savante stratégie, ordonne avec une clairvoyance géniale la série des grandes opérations libératrices.

Dès qu'une première victoire sur un point du front rend disponibles quelques troupes, aussitôt et à l'improviste il frappe ailleurs un autre coup qui accélère la délivrance.

Au geste de ce chef résolu et d'esprit lucide, joignant au sens du réel une imagination puissante, sur tous les secteurs de la ligne de feu la bataille successivement s'allume.

Sur l'Aisne, puis à Saint-Mihiel et en Argonne, la jeune et vigoureuse armée des Etats-Unis, autonome sous la conduite du général Pershing, prend victorieusement part à la lutte.

Le mur allemand est partout ébranlé. Le voilà qui, sur certains points essentiels, croule. La fameuse ligne Hindenburg est franchie. Démoralisé, l'envahisseur se retire. Mais pas à pas, en se défendant, jusqu'au jour où, se sentant vaincu d'une manière irrémédiable, il brandit avec angoisse le drapeau blanc de la défaite capitale.

Durant quatre mois prodigieux, où nos soldats et leurs chefs — si dignes d'eux — triomphent au prix de souffrances ininterrompues et de sacrifices jusqu'au bout très lourds, de semaine en semaine, puis presque de jour en jour, ces victoires se succèdent.

L'Album de la Guerre nous en fait revivre toutes les dates et toutes les impressions heureuses, de même qu'il nous fait admirablement sentir, par les photos d'avions dans les airs, de puissants canons en batterie, du matériel partout en service, la puissance d'outillage que, dans des conditions difficiles, tout de même nous nous étions donnée.

Mais à quoi bon insister ? Les bulletins quotidiens de victoire sur tous les fronts, depuis la courageuse armée belge, impatiente de délivrer son pays, jusqu'à l'armée d'Orient, sous les ordres de Franchet d'Espèrey qui culbute et fait capituler en rase campagne les troupes ennemies, sont inscrits dans toutes les mémoires. De même que nos cœurs entendront toujours les cloches et les coups de canon nous annonçant l'armistice, scandant le discours où, à la Chambre, Clemenceau en fit connaître les conditions, oublierons-nous jamais la rumeur joyeuse de la foule et ses chants d'allégresse, l'entrée de l'armée française victorieuse, au milieu des larmes de bonheur et d'espérance, dans l'Alsace et la Lorraine affranchies, la remise solennelle du bâton de maréchal à Pétain, sur l'esplanade de Metz, le défilé de nos drapeaux sous l'Arc de Triomphe, toutes les exaltantes cérémonies qui marquèrent ces jours de bonheur ?

Il faut que nos enfants et petits-enfants puissent les revivre. *L'Album de la Guerre*, si merveilleusement évocateur, le leur permettra. Chacune de ses pages a la valeur d'un témoignage et l'attrait d'une vision directe.

GEORGES LECOMTE.



L'ALBUM DE LA GUERRE

I. — LES DERNIERS JOURS DE LA PAIX

L'ATTENTAT DE SERAJEVO



L'ARCHIDUC FRANÇOIS-FERDINAND ET LA DUCHESSE DE HOHENBERG

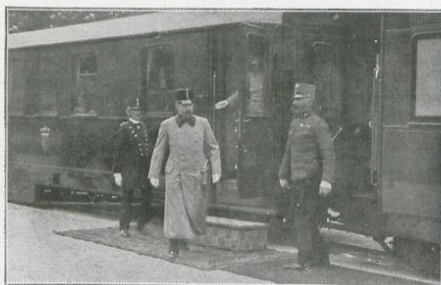
Phot. Kovel.

Le 28 juin 1914, à Serajevo, capitale de la Bosnie, François-Ferdinand, archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, et son épouse morganatique, Sophie Chotek, duchesse de Hohenberg, après avoir échappé quelques heures auparavant à l'explosion d'une bombe jetée par Cabrinovitch, tombaient

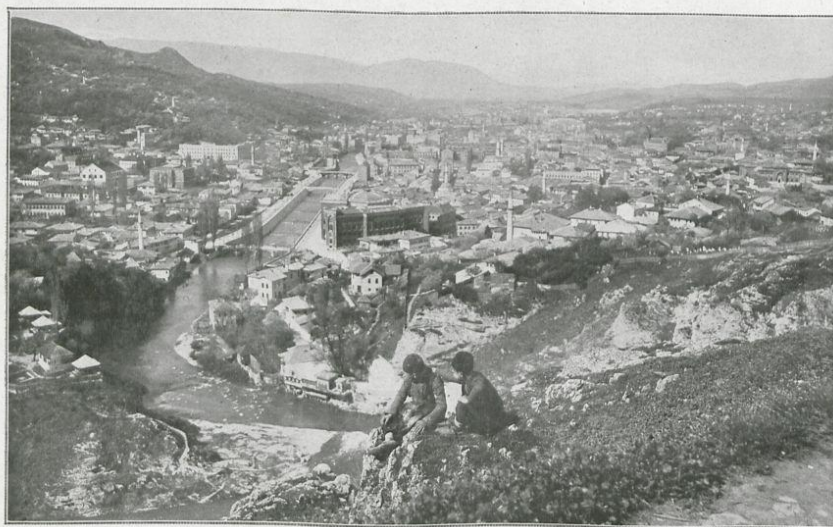
ensemble sous les coups de revolver d'un second assassin, Prinzip. Cabrinovitch et Prinzip, tous deux sujets autrichiens, étaient aussi tous les deux d'origine serbe. Cabrinovitch était fils d'un agent de la police autrichienne. Prinzip, élève d'un lycée la veille encore, avait dix-neuf ans.

2

SERAJEVO



François-Ferdinand était venu en Bosnie pour y procéder à une inspection militaire.
Nos photographies représentent deux des derniers actes de sa vie : il descend à Ilidzé, près de Serajevo, de son train spécial ; il est reçu à la porte de l'hôtel, où il a pris ses quartiers, par la duchesse de Hohenberg, qui l'y a précédé. — *Phot. Walter Tausch.*



Sarajevo, ville orientale aux rues tortueuses, était un des points du monde le plus favorables à un attentat, faute des précautions de rigueur, mais aussi l'un des plus faciles à surveiller par une police qui aurait su se montrer prévoyante. — *Phot. R. Fiorilli.*

On a dit qu'au moment de son départ pour la Bosnie François-Ferdinand aurait été pris de sombres pressentiments. On a dit encore que le comte Tisza se serait efforcé de le dissuader de ce voyage. Que faut-il en croire ? La petite histoire a toujours recueilli de pareils bruits autour de pareils drames. La bombe de Cabrinovitch avait fait peu de mal. Un officier de l'escorte était blessé. A l'hôtel de ville, où avait lieu aussitôt après une réception solennelle, l'archiduc naturellement violent s'abandonna à sa colère en termes vils : « Notre haute sympathie pour Serajevo, s'écria-t-il, est reconnue par des bombes. » Au sortir de l'hôtel de ville, l'archiduc décidait de se rendre à l'hôpital militaire pour y prendre en personne des nouvelles de l'officier blessé. Prinzip s'était posté à un carrefour que le



Après le premier attentat : le couple princier quitte l'hôtel de ville pour se rendre à l'hôpital militaire. — *Phot. Walter Tausch.*

cortège devait traverser. A la croisée des voies étroites, la voiture princière avait dû ralentir. Elle se trouvait à peu près arrêtée au moment que le meurtrier choisit pour accomplir son acte. Il n'eut qu'à étendre le bras pour frapper l'archiduc d'abord, puis la duchesse. Le canon de son arme effleurait la poitrine des victimes. On a conté qu'après le premier attentat un dignitaire de la suite s'était ému que des mesures supplémentaires de précaution ne fussent pas prises aussitôt. Le général Potiorek, commandant du corps d'armée de Bosnie, la plus haute autorité militaire de la place, jugea que ces craintes étaient excessives.

« Vous ne pensez pas, lui dit-il, que Serajevo fourmille d'assassins ! Deux attentats ne se produisent pas en un jour ! »

SERAJEVO

3



Le drame accompli, la force publique et la foule se ruent ensemble sur l'assassin, qui est traîné meurtri et saignant au poste de police.
Phot. Waller Tausch.



Des bandes tumultueuses de Croates parcourent les rues. — *Phot. Ossko.*



Les maisons et magasins serbes sont saccagés. — *Phot. Waller Tausch.*

L'effervescence dans la ville a été immédiate et considérable. Le bruit de l'attentat s'est répandu en un instant jusqu'aux faubourgs. Aux manifestants, que pousse l'indignation du sang versé, se joint toute la populace. L'origine commune des deux criminels procure un mot d'ordre et une directive à cette masse avide de mouvement et de désordre. Débordée ou indifférente, la police laisse faire. Les immeubles connus pour être habités par des Serbes, les boutiques portant une enseigne serbe sont envahis et pillés. Mobiliers ou marchandises



D'autres manifestants promènent un portrait de François-Joseph. — *Phot. Waller Tausch.*

sont précipités à la rue.

Au milieu de cette émotion, un seul homme paraît ne pas se départir d'une indifférence que rien ne déconcerte. La légende a fixé l'attitude du général Potiorek, que son impétuosité et son imprévoyance semblent charger à cette heure tragique d'une lourde responsabilité. Il a passé une demi-heure auprès des cadavres. Quand il sort de ce tête-à-tête funèbre, on attend de sa bouche des paroles de réprobation et de douleur. Il a faim. « Et maintenant, allons déjeuner », dit-il à ses officiers.

4

SERAJEVO



FRANÇOIS-JOSEPH ET CHARLES DE HABSBURG

Dessin de J. SIMONT.

François-Joseph était à Ischl, sa coutumière villégiature d'été. C'est là que la nouvelle du drame lui parvint. A en croire son entourage, il aurait fondu en larmes, répétant : « Affreux ! Affreux ! Rien sur cette terre ne m'aurait été épargné. »

Il quittait Ischl le 29 juillet au matin. L'archiduc Charles-François-Joseph, neveu de François-Ferdinand, le nouvel héritier du trône, l'attendait à la gare de Schœnbrunn. On le vit fort troublé. Des pleurs s'échap-

pèrent de ses yeux quand il aborda l'empereur. Celui-ci montra de l'émotion ; il prit le bras de l'archiduc pour gagner sa voiture.

La ville entière était en deuil. Aux fenêtres flottaient des drapeaux cravatés de crêpe. Sur le parcours du cortège, la foule témoigna de sa sympathie par des vivats, en agitant chapeaux et mouchoirs. Rentrés directement au château, le souverain et son successeur présomptif y reçurent les condoléances des dignitaires de la cour et du corps diplomatique.

LES FUNÉRAILLES A LA HOFBURG

5



L'empereur et son aide de camp en victoria, l'archiduc héritier en automobile se rendent à la chapelle de la Hofburg.



Au palais de la Hofburg, les cercueils de l'archiduc François-Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg ont été exposés dans une chapelle ardente.



La foule, contenue par la police, est admise à défilé devant le catafalque.

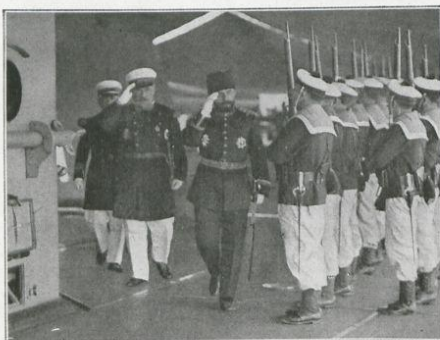
Organisées par Montenuovo, grand-maitre de la cour, que François-Ferdinand se proposait ouvertement de priver de sa charge, les funérailles des victimes de Serajevo eurent un caractère d'extrême simplicité. Chef

suprême de l'armée, le défunt ne reçut pas les honneurs militaires, sous le prétexte que sa femme n'y avait pas droit et qu'on ne pouvait séparer les dépouilles.

1*

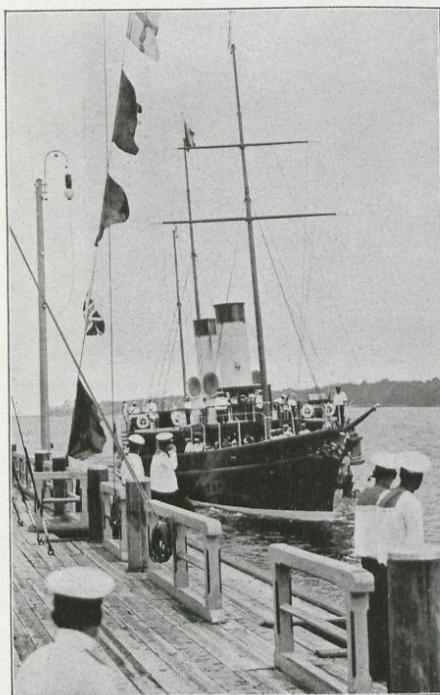
6

L'EUROPE SANS DÉFIANCE



La France a tellement le sentiment que rien ne menace la paix que, le 7 juillet, Djemal pacha, ministre de la Marine turc, l'ennemi de demain, visite notre escadre à Toulon. Reçu par l'amiral Boué de Lapeyrière à bord du *Courbet*, il assiste à des manœuvres navales.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN RUSSIE



Le yacht *Alexandria*, amenant de Cronstadt le Tsar et le Président, accoste au débarcadère impérial de Péterhof.



M. Poincaré et l'Empereur débarquent à Péterhof.



Les ministres des Affaires étrangères de France et de Russie : M. Viviani, président du Conseil, et M. Sazonov.

La France pacifique, dans sa confiance absolue, n'ouvre pas seulement ses ports et ses arsenaux aux visiteurs étrangers. Ce sont encore le président de la République et le président du Conseil qui s'éloignent ensemble du sol national. Le 20 juillet, au début de l'après-midi, le cuirassé *France*, les amenant à son bord, entrait en rade de Cronstadt.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN RUSSIE

7



LA REVUE DES MARINS DE LA GARDE A PÉTERHOF

Nicolas II était allé attendre à Cronstadt, à bord de son yacht *Alexandria*, le chef de l'Etat français. Une heure après que la *Franco* eut salué de son artillerie la terre russe, M. Poincaré, accompagné de M. Viviani, montait à bord de l'*Alexandria*. Le Tsar avait auprès de lui M. Sazonof et l'amiral Gregorovitch, ministre de la Marine. Le yacht impérial fit route

aussitôt sur Péterhof, où le débarquement eut lieu à la place même où naguère étaient descendus Félix Faure et, après lui, M. Loubet. Le Tsar, portant en écharpe le grand cordon de la Légion d'honneur, et le président de la République la poitrine barrée du grand cordon de Saint-André, passèrent en revue les marins de la garde

8

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN RUSSIE



A SAINT-PÉTERSBOURG

Phot. Balla.

La journée du 21 juillet fut consacrée à la visite traditionnelle de Saint-Petersbourg. Dans une calèche de la cour, M. Poincaré traversant la ville est l'objet des acclamations de la foule accueillante et chaleureuse, loin de se douter de l'orage proche.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN RUSSIE

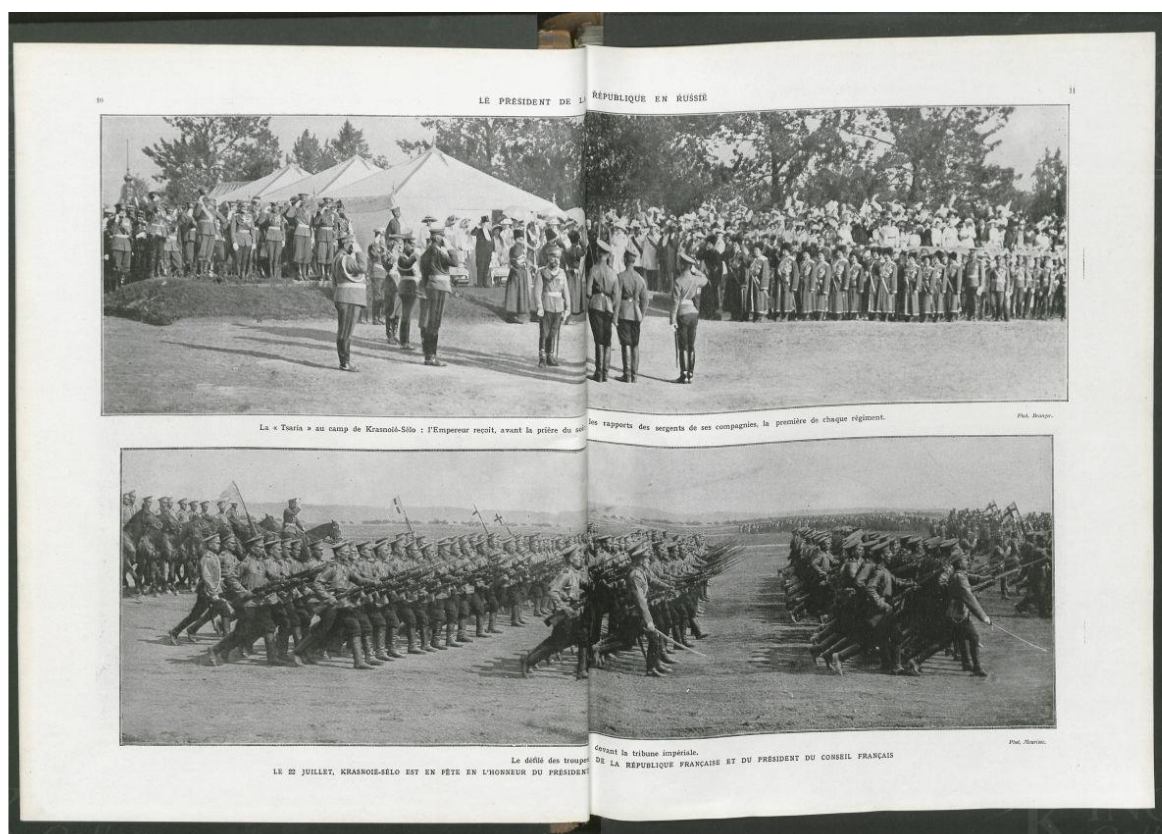
9

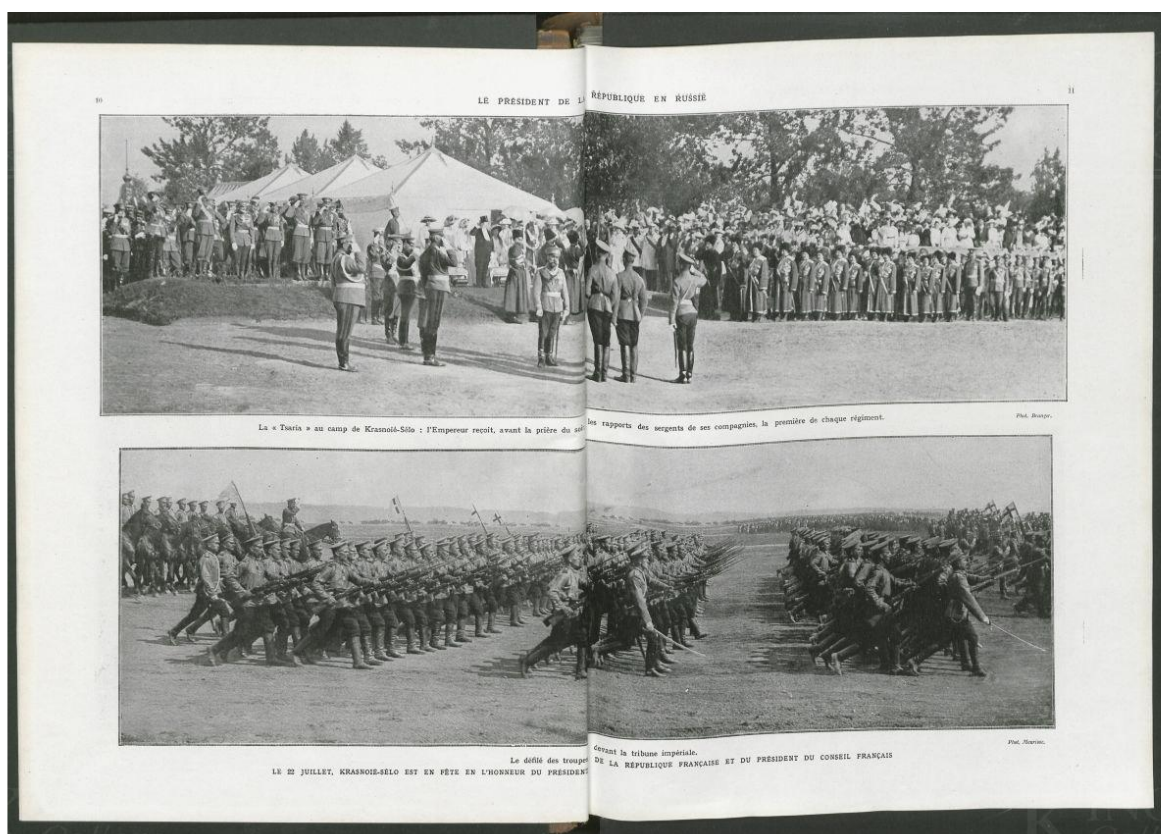


AU CAMP DE KRASNOÏÉ-SÉLO

Phot. Branger.

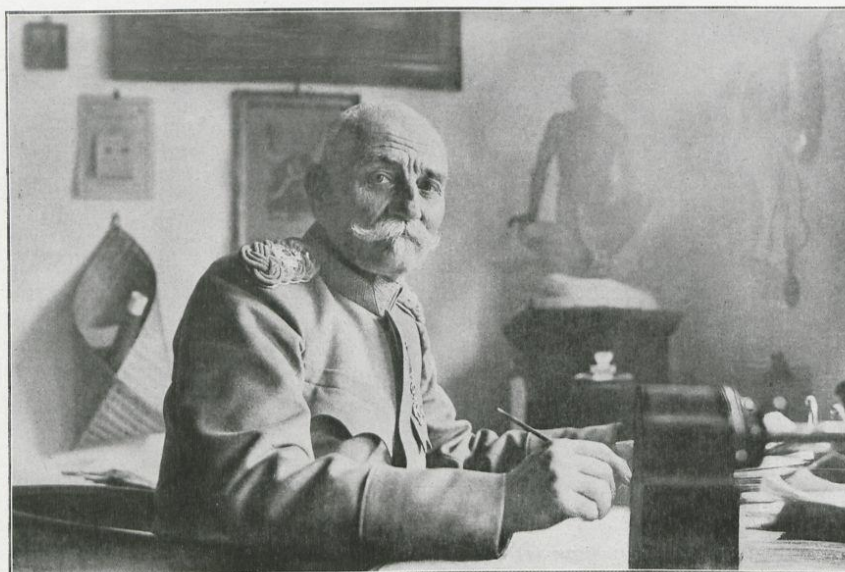
Dans l'après-midi du 22 juillet, M. Poincaré s'était rendu avec les souverains à Krasnoïé-Sélo. Après la visite du camp, il fut reconduit par l'Empereur auprès de l'Impératrice demeurée au seuil de la tente impériale.



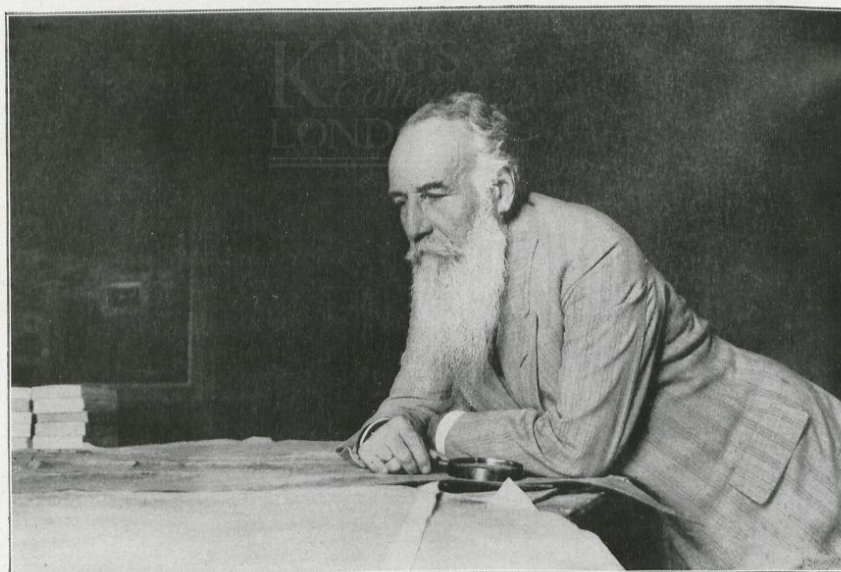


12

L'ULTIMATUM A LA SERBIE



PIERRE I^{er}, ROI DE SERBIE



Phot. Samson Tchernoff.

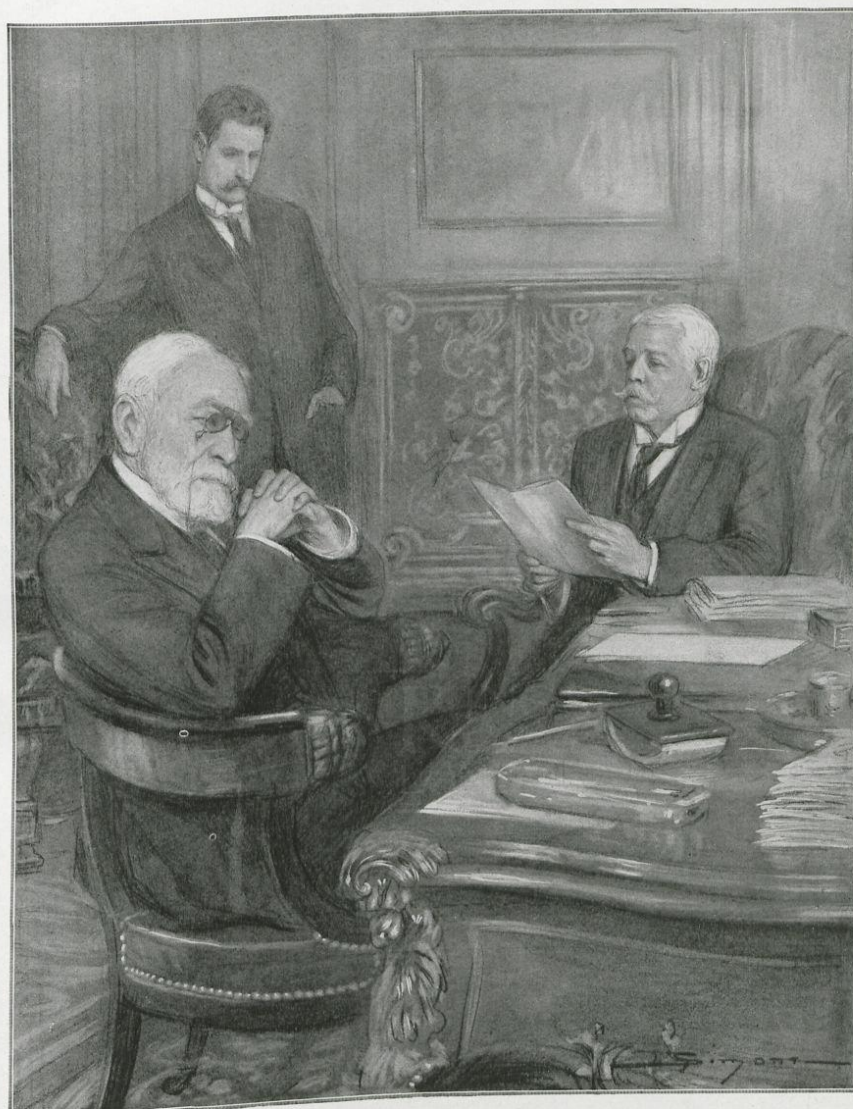
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DE SERBIE, M. PACHITCH

Sur ces deux hommes tombe, le 23 juillet 1914, à quatre heures du soir, un véritable coup de foudre. La Serbie reçoit l'ultimatum attentatoire à son indépendance, que les chancelleries de Vienne et de Berlin

ont préparé en commun accord. Depuis Serajevo, une tension assez dure s'était produite entre l'Autriche et la Serbie, mais rien n'avait permis de prévoir qu'elle aurait ce couronnement brutal.

LA NOTE VERBALE A LA FRANCE

13



M. BIENVENU-MARTIN.

M. PHILIPPE BERTHELOT.

M. DE SCHOEN.

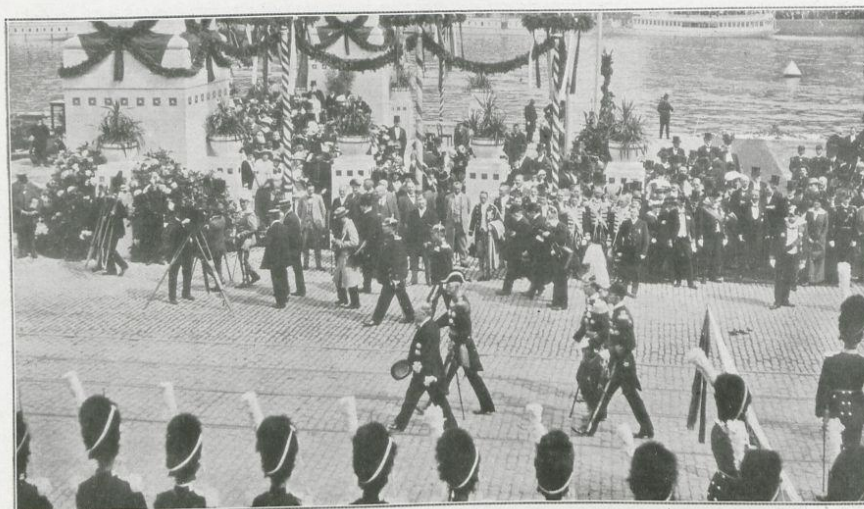
L'AMBASSADEUR D'ALLEMAGNE AU QUAI D'ORSAY
Dessin de J. SIMON.

Depuis le 23 juillet, M. Poincaré et M. Viviani sont en mer, voguant vers la Suède. Il semble que l'heure et le jour de la remise à la Serbie de l'ultimatum de Vienne aient été prévus de manière que les chefs d'Etat et de gouvernement de Russie et de France se fussent auparavant séparés. A Paris, l'intérim des Affaires étrangères est assuré par M. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique. Le 24, au matin, avec toutes les chancelleries d'Europe, le Quai d'Orsay a eu communication de

la note autrichienne à la Serbie. Dans l'après-midi du même jour, l'ambassadeur allemand, M. de Schoen, se présente à son tour et donne à M. Bienvenu-Martin lecture d'une note fort ambiguë. Il y est indiqué que le débat devra rester localisé entre Vienne et Belgrade et ne pas devenir une question d'alliances ; sans cela, on aurait à redouter les conséquences les plus graves. M. Philippe Berthelot, directeur des Affaires politiques, assiste à cette lecture.

14

M. POINCARÉ HATE SON RETOUR
EN FRANCE



Le Président est reçu à Stockholm par le roi Gustave V et la population avec un empressement chaleureux. — Phot. Malmström.



Rentrant à Paris, le Président quitte la gare du Nord.

Autre témoignage matériel, historique, de la sérénité confiante de l'Europe et de notre pays : M. Poincaré n'était pas parti pour la Russie seulement. Le programme de son voyage comportait en outre une visite à trois autres souverains amis. Après Stockholm, où il eut encore le temps de s'arrêter, il était attendu à Copenhague et à Christiania par les rois de Danemark et de Norvège. A Stockholm, aucun changement ne fut apporté aux dispositions qui avaient été prévues. D'important, avec une rare maîtrise, les angoisses patriotiques qui montaient en lui, le président de la République satisfait à toutes les cérémonies officielles



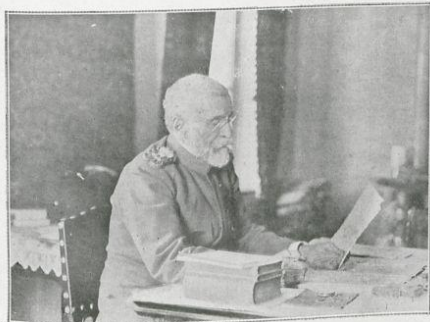
Aux cris de « Vive la France ! », sa voiture est escortée jusqu'à l'Élysée.

et dina au château royal. Mais il était prévenu de l'accélération menaçante des événements. Aussi prenait-il, en mer, dans la nuit du 26 au 27, la décision de faire route droit sur la France.

Il dut s'excuser par télégramme auprès des souverains norvégiens et danois. A Dunkerque, quand il débarqua, une foule immense, informée, recueillie, l'attendait sur le port. On le voit ici, à son arrivée à Paris, répondre, le visage grave, aux acclamations confiantes et résolues d'un public innombrable. Ce fut à la tête d'un cortège populaire constamment grossi le long du parcours qu'il entra à l'Élysée, où l'attendaient les ministres.

LES PREMIERS COUPS DE CANON
SUR LE DANUBE

15



LE VOIVODE PUTNIK.
La Serbie, sage et pacifique, s'est inclinée devant l'ultimatum, sauf en deux points accessoires sur lesquels elle demande des précisions. Néanmoins, le 25 juillet, à 6 heures du soir, le ministre autrichien quitte Belgrade, rompant brutalement les relations. Le 27 juillet, Belgrade

Phot. S. Tchernoff.

indépendable est évacué par ordre du voivode Putnik, chef d'état-major général de l'armée serbe. Le chef d'état-major général de l'armée austro-hongroise est le général Conrad de Hotzendorf qui, dès la nuit du 29, faisait bombarder Belgrade, ville ouverte.

LE GÉNÉRAL CONRAD DE HOTZENDOERF.

LES NERFS DES FOULES



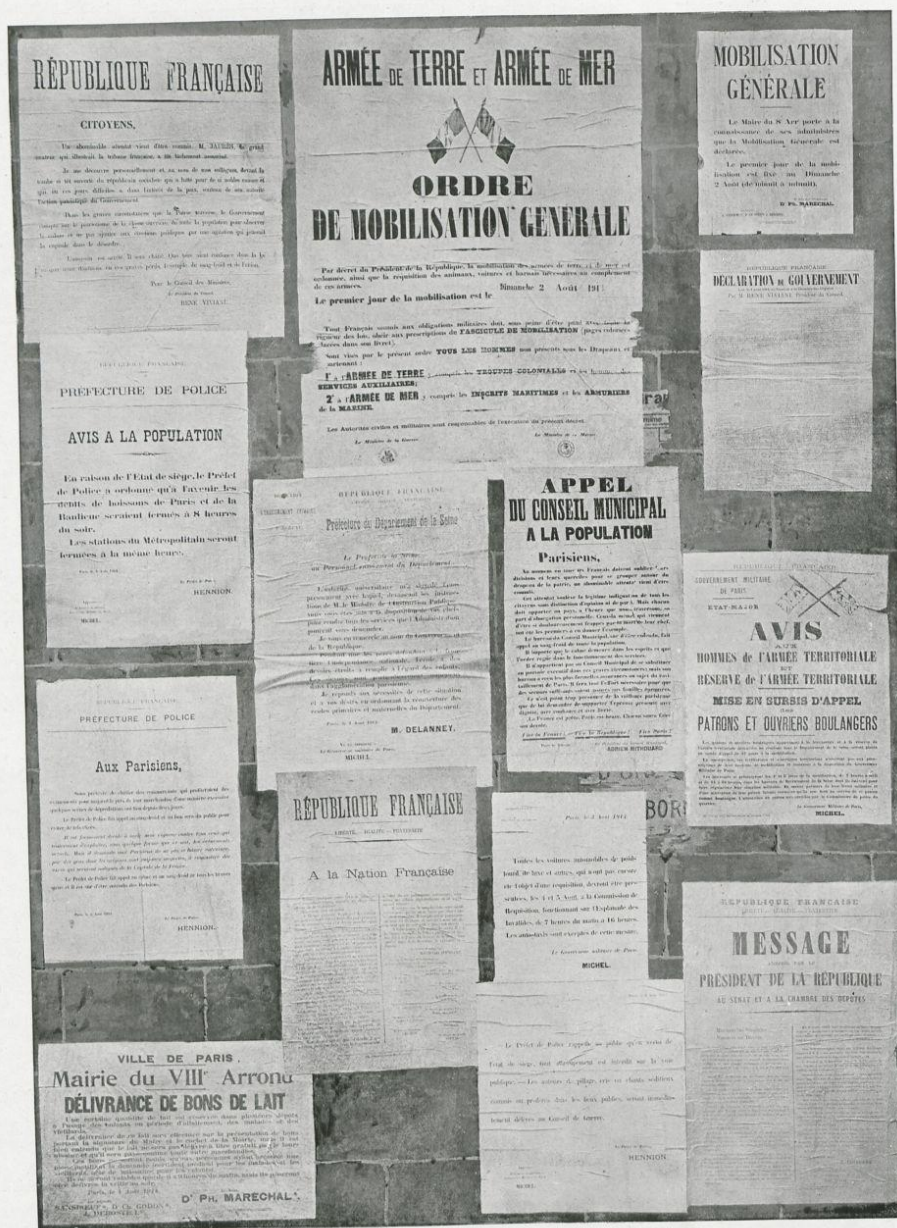
A Paris, le financier autrichien Rosenberg, jouant à la baisse à la faveur des troubles de l'heure, soulève à la Bourse un vil incident : son box est brisé, la police doit le protéger : on le voit descendre l'escalier du péristyle, dégagé pour sa sécurité. — Phot. J. Clair-Guyot.



A Berlin, la statue de Bismarck est un centre de ralliement pour la foule, qui salue et acclame l'effigie du Chancelier de fer.
La jeunesse des écoles promène les portraits des deux kaisers.

16

EN FRANCE : L'APPEL AUX ARMES



LES AFFICHES DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE LA MOBILISATION SUR LES MURS DE PARIS

LES PROTAGONISTES DU DROIT

17



NICOLAS II, EMPEREUR DE RUSSIE

GEORGE V, ROI D'ANGLETERRE

ALBERT I^{er}, ROI DES BELGES

NOS GRANDS ALLIÉS

2



LE GUILLAUME II D'AVANT GUERRE

L'Etat « Tartuie entre les Etats », suivant le mot cinglant du « Prusien libéré » Henri Heine, avait en Guillaume II un chef à son aune et à sa taille, son homme type, son *representativeman*. Avec quels soins patients, quelle persévérance le « kaiser » s'était appliqué, depuis qu'il était monté en scène, à tisser devant nos yeux un voile d'illusions ! Avec quelle affectation, depuis vingt-cinq ans, il posait au galant homme, au paladin ! Fleurs sur les cercueils de nos morts illustres, compromettantes invitations aux vivants en vue susceptibles de servir ses desseins, aucune comédie ne lui coûtait. On le voit ici accueillant, à l'une de leurs ren-

contres, le tsar Nicolas II, son ami, son cousin par le protocole et par le sang. Le sourire, la main tendue semblent dégager une amitié réelle ! Quelques semaines se sont écoulées. Les ruptures officielles sont consommées. L'Impératrice douairière de Russie, Marie Féodorovna, mère de Nicolas et propre tante de Guillaume II, traverse l'Allemagne pour rejoindre son fils. Alors qu'elle devrait être protégée par le prestige de son rang, par la dignité de sa vie et par ses cheveux blancs, son impérial neveu, qui fut son hôte, à qui elle offrit naguère le pain et le sel, la fait arrêter et reconduire brutalement à la frontière.

LE DOCILE « SECOND »

19



FRANÇOIS-JOSEPH, LE 23 JUILLET 1914 .

Phot. Hoch.

Octogénaire, son existence a connu tous les orages. Des fantômes doivent traverser ses songes. Il est au bord de la tombe, à ce crépuscule de la vie où la majesté de l'âge, la fatigue des années vécues inclinent à la douceur, à la bonté, transforment le vieillard en un patriarche paisible. Le 4 juillet 1914, dans une lettre digne et grave à ses ministres, il s'est défendu d'impliquer tout un peuple dans le crime de Serajevo. Dix-neuf jours plus tard, il autorise l'irréparable. Il paraît avoir le sentiment de la responsabilité dont il se charge. Dans son manifeste impérial,

il s'attache à s'en défaire en la rejetant sur une fatalité supérieure : *Ce fut mon plus grand désir de consacrer les années qui me sont encore accordées par la grâce de Dieu aux œuvres de la paix et de préserver mes peuples des graves sacrifices et des charges de la guerre. Il en a été décidé autrement par la Providence...*

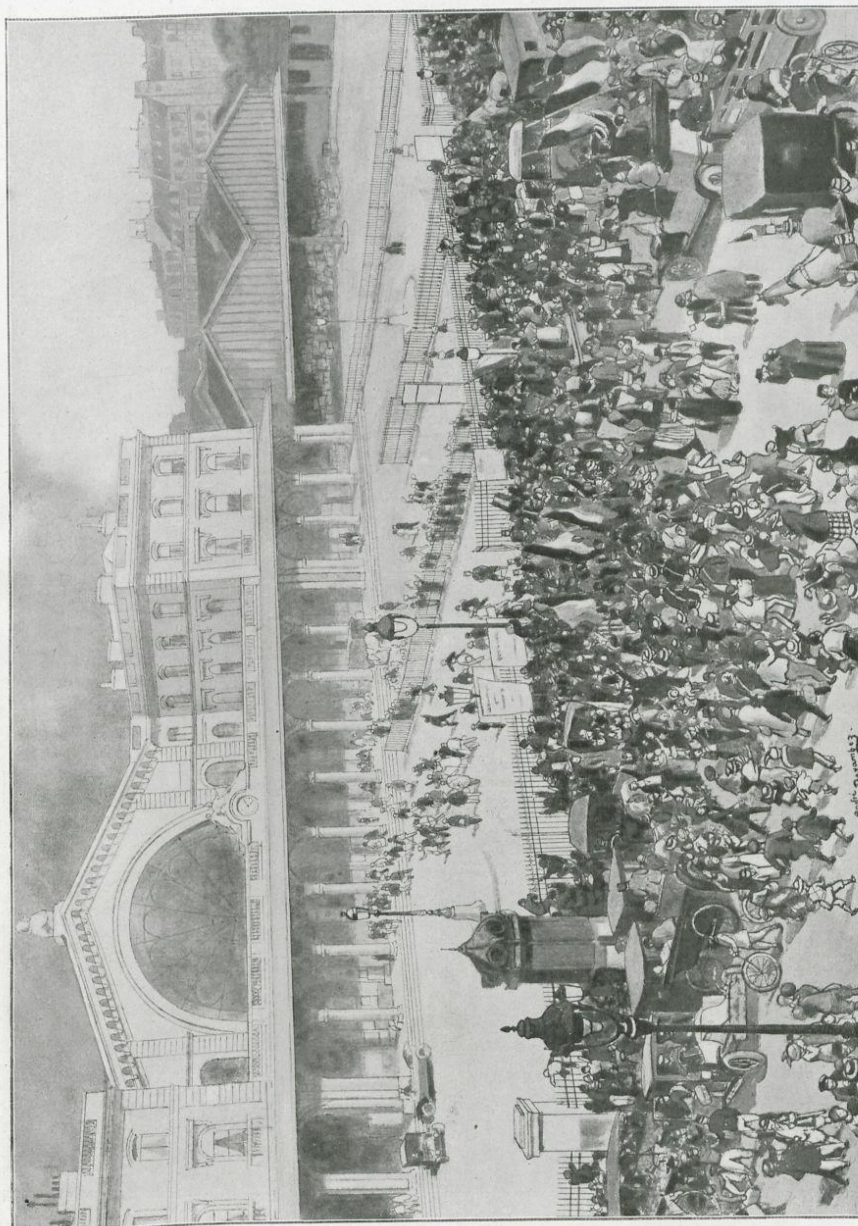
Cette photographie de François-Joseph a été prise à Ischl, pendant qu'il se promenait dans son parc, le jour même où la Serbie recevait l'ultimatum que Sir Edward Grey devait appeler « un document formidable ».

ENNEMIS



...ANCUR DE SUHOIETTES OUI EUT DISTRIBUÉE AUX TROUPES FRANÇAISES, POUR LEUR PERMETTRE DE RECONNAITRE LEURS AMIS ET LEURS ENNEMIS

A LA GARE DE L'EST



21

Pendant la période de mobilisation, la gare de l'Est est un peu devenue le cœur de Paris. Pas de famille qui n'ait un être cher à y conduire. Un service d'ordre interdit à la foule l'accès de la cour où seuls pénètrent, après les adieux, ceux qui s'en vont.

Dessin d'André Doumbé.



La colonne Vendôme, vue de la place de l'Opéra, à la fin de la soirée du 2 août 1914. — Dessin d'Henri Rudaux.

Le 2 août, premier jour de la mobilisation, une manifestation, à laquelle des Italiens habitant Paris avaient associé leur drapeau, traversait la place de l'Opéra : juste à ce moment, la lune presque à son plein, énorme, brillait dans l'axe de la rue de la Paix et, pendant un instant, un est, de la place de l'Opéra, la vision qu'a fixée en un rapide croquis un artiste, témoin de cette scène.



Devant l'agression, chacun a senti son pays en péril. Avec un empressement unanime, les appelés ont obéi à l'ordre de mobilisation. Il n'y a pas de retardataires. De longs convois chargés d'hommes roulent à la suite vers la frontière, en un mouvement continu de nuit comme de jour.



En Alsace-Lorraine, l'Allemagne procède à des arrestations en masse. Alexis Samain, fondateur de la Lorraine sportive, que l'on voit ici au centre du groupe, est jeté un des premiers dans une forteresse.

FACE A L'AGRESSEUR

23



Le roi des Belges, se rendant au Parlement, est acclamé par la population bruxelloise. — Phot. Hennobert.



Dessin de S. Begg.

La séance historique du 3 août 1914 à la Chambre des Communes.

Sir Edward Grey.

M. Lloyd George. M. Lippitt. M. Winston Churchill.

Les ponts sont coupés, l'irréparable accompli. La Russie n'a pu obtenir l'assurance que la souveraineté serbe serait respectée. La mobilisation générale a commencé le 31 juillet. Le 2 août, premier jour de la mobilisation en France, le Luxembourg est envahi par les troupes allemandes, la frontière française, violée. Dans la nuit du 2, la Belgique a reçu un ultimatum d'avoir à livrer passage à l'armée allemande : elle le rejette

le 3 au matin. Tandis que l'Italie se détache des empires centraux par sa déclaration de neutralité, les peuples menacés se dressent. Par la voix de leurs foules et celle de leurs parlements, ils disent leur résolution. Sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères du Royaume-Uni, proclame solennellement aux Communes que la flotte anglaise garantira les côtes de France, que l'Empire britannique maintiendra la neutralité de la Belgique.



Received 24 July 2003; accepted 10 September 2003

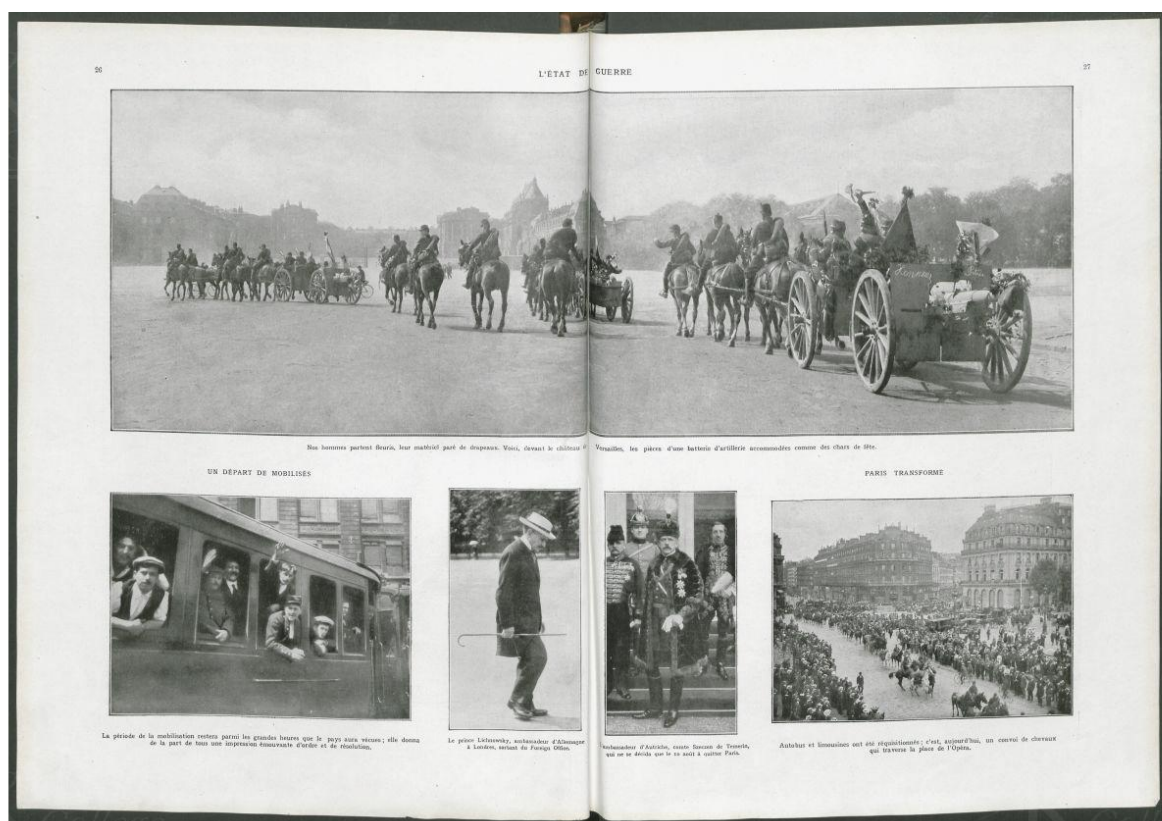
5. 5643100 011 4 4 0117

ET A L'AMBIRO FRANGAIS

Le conseil a voté, le Chambers des députés ont réussi, en même temps que le Sénat, pour entendre le message présidentiel et l'exposé du président du Conseil sur les événements récents qui ont agité ces quelques jours le pays à la guerre. Ici aussi, en outre, à statuer sur les mesures d'urgence prises par l'ouverture des hostilités.

La séance débute dans le silence, sous l'œil d'un député, M. Visschers, qui n'a pas achevé qu'une première automatisation d'œuvre. Le président du Conseil, M. Visschers, se lève et prononce un discours, les deux se lèvent pour le serment de serment de dévouement à la patrie, à nos seules sans reproches, à dit le président du Conseil.

Nous sommes tous prêts, à dire sans être, le Chambers fait silence entre ses parois.



28

VERS LE FRONT



Le colonel passe en personne la revue des brodequins, place Saint-François-Xavier.



On part : le drapeau du 102^e d'infanterie.



Remuée et vibrante, la population parisienne acclame ceux qui marchent à l'ennemi. — Phot. L. Gimpel.